

## ABONNEMENTS

LYON

Un an . . . . . 7 fr.  
Six mois . . . . . 4 »

DÉPARTEMENTS

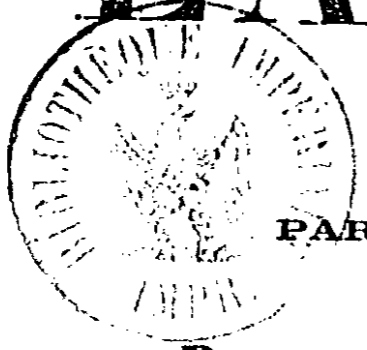
Un an . . . . . 9 fr.  
Six mois . . . . . 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1<sup>er</sup> de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant.

L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.



## LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

## AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous aurent été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

## LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(19<sup>e</sup> article. — Voir le dernier N°)

Au milieu de ces manifestations d'enthousiasme, il est bien difficile de discerner la vérité historique, surtout si l'on songe que les ouvrages d'Apollonius ne sont pas arrivés jusqu'à nous, et que sa vie n'a été écrite que cent vingt ans environ après sa mort, par le rhéteur Philostrate, et sous l'inspiration de l'impératrice Julie, femme de Sévère, pour laquelle notre philosophe était l'objet d'un culte passionné. Veut-on savoir maintenant quelles sont les sources où Philostrate a puisé? C'étaient, comme il nous l'apprend lui-même, les récits merveilleux des prêtres, les légendes conservées dans les temples, et avec deux autres écrits plus obscurs encore, les mémoires, aujourd'hui perdus pour nous, de Danis, esprit crédule et borné, qui, ayant passé une grande partie de sa vie avec Apollonius, l'ayant accompagné dans la Chaldée et dans l'Inde, n'a rien trouvé de plus digne d'être transmis à la postérité, que des miracles et des prodiges. Voici cependant ce que l'on peut recueillir de plus vraisemblable sur la vie et sur les doctrines d'Apollonius.

Ce que nous savons de la vie d'Apollonius, et même les fables qui le dérobent en quelque sorte aux recherches de l'histoire, nous montrent en lui un prêtre réformateur, un moraliste religieux plutôt qu'un philosophe. Aussi, quoique disciple de Pythagore, il faisait assez peu de cas de la théorie des nombres (Philostr., lib. III, c. 30). Il n'accordait qu'une valeur tout à fait secondaire aux mathématiques, à l'astronomie et à la musique, qui, pour les autres philosophes de la même école, étaient des sciences du premier ordre. S'il conserve l'usage des symboles, c'est afin de donner un sens plus élevé aux cérémonies du culte et aux croyances religieuses. C'est vers ce but que tendaient principalement tous ses efforts, son séjour prolongé dans les temples, son commerce assidu avec les prêtres de tous les pays, et probablement aussi ses ouvrages, dont l'un, à ce que nous apprend Philostrate, traitait des sacrifices, et l'autre de la divination par les astres (Ubi supra, lib. III, c. 41; lib. IV, c. 19). Ainsi que Platon, il

accuse les prêtres d'avoir perverti chez les hommes, par leurs fables immorales, l'amour de la vertu et l'idée de la divinité. Pour remédier à ce mal, il voulait remonter aux traditions primitives du genre humain, et ce sont ces traditions qu'il est allé chercher parmi les plus anciens peuples de l'Orient. Cependant, on serait embarrassé d'exposer avec suite, et d'une manière certaine, les doctrines qu'il a tanté de substituer aux opinions régnantes. Il paraît seulement, d'après quelques paroles prononcées en diverses circonstances et conservées par son disciple Danis, qu'il regardait toute la terre comme une même patrie, et tous les hommes comme des frères qui devaient partager entre eux les biens que la nature leur offre à tous.

En cela, il n'aurait fait que généraliser le principe de la vie commune, que l'école de Pythagore avait, dès l'origine, essayé de mettre en pratique. Ses vues sur le culte ne paraissent pas avoir été moins élevées que sa morale, dont il faut surtout se faire une idée par sa vie irréprochable et ses goûts cosmopolites. Il avait en horreur le sang et les sacrifices; il regardait comme indignes du Dieu suprême, même les offrandes les plus innocentes: car Dieu, disait-il, n'a besoin de rien, et, comparé à lui, tout ce qui vient de la terre est une souillure; des paroles entièrement dignes de lui, et qui n'ont pas même besoin de sortir de nos lèvres, voilà le seul hommage qu'il faut lui adresser (Eus., Prap., évang., lib. IV, c. 13. — Philost., Vit. Apoll., lib. III, c. 35; lib. IV, c. 30).

Récapitulons maintenant les faits de la vie d'Apollonius les plus saillants, nous choisirons naturellement ceux qui ont le plus de rapport avec le spiritisme. Il est doué de seconde vue, nous l'avons vu dans deux des faits que nous avons cités, soit l'*histoire des oiseaux*, soit la *vision de la mort de Domitien tué à l'heure même* (1) pendant qu'Apollonius parlait aux éphésiens; nous en citerons encore plus tard un autre fait. Il démasque les mauvais Esprits, délivre un jeune homme d'une possession, le philosophe Ménippe d'une *Empuse* qui l'obsédait; il fait cesser la peste à Éphèse en expulsant un Génie méchant qui la causait; il fait fuir

(1) Dion Cassius, qui rapporte cette remarquable vision, l'atteste en ces termes: « Quoique bien des gens trouvent la chose incroyable, toutefois c'est un fait certain et prouvé. » (Histoire romaine, liv. LVII.)

l'apparition terrifiante d'une *Lamie* ; il opère de nombreuses guérisons, ressuscite une morte, (nous discuterons ce fait) ; il indique un trésor à une pauvre famille ; il découvre un criminel et sauve un innocent ; il calme instantanément un jeune homme atteint d'accès de rage ; mis en prison par ordre de Vespasien, il se délivre lui-même des fers rivés à sa jambe ; il présente lui-même à midi sa défense devant le tribunal, puis il se rend invisible à tous les regards, et se fait voir à cinquante lieues de là le même jour à ses disciples ; enfin il disparaît complètement de la terre sans qu'on sache ce qu'il est devenu, et on ne lui connaît pas de tombeau. Nous ne soutenons pas, loin de là, la vérité de tous les faits particuliers qui sont attribués à notre héros, nous ne voyons que l'ensemble qui nous explique l'état des croyances des peuples de l'antiquité au premier siècle de l'ère chrétienne, ou tout au plus au commencement du second siècle. On nous permettra, car la vie d'Apollonius est le document le plus important que nous ayons du spiritisme antique, de revenir sur quelques faits que nous avons cités en masse, soit avec Philostrate, soit avec d'autres monuments historiques et contemporains. Puis nous ferons voir qu'Apollonius croyait intimement aux réincarnations, aux diverses migrations des âmes, et enseignait l'immortalité et son sens véritable. Nous terminerons en citant *in extenso*, la belle apparition par laquelle il s'est manifesté à des évocateurs, et les sublimes paroles qu'il a prononcées au sujet des destinées futures de l'âme.

PHILALÉTHÈS

(La suite au prochain numéro)

## LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SWEDENBORG.

(17<sup>e</sup> article. — Voir le dernier N<sup>o</sup>)

« Dans votre gracieuse lettre, vous me demandez comment je suis parvenu à être en société avec les anges et les Esprits, et si cela peut être transmis d'une personne à une autre. Daignez donc recevoir avec bonté cette réponse.

« Le Seigneur notre sauveur avait prédit qu'il viendrait de nouveau dans le monde, et qu'il y établirait une nouvelle Eglise. Il a fait cette prédiction dans l'Apocalypse, chap. XXI et XXII, ainsi qu'en divers endroits des évangélistes. Mais comme il ne peut venir de nouveau dans le monde en personne, il a été nécessaire qu'il le fit par le moyen d'un homme qui pût non-seulement recevoir dans son entendement, la doctrine de cette nouvelle Eglise, mais encore la publier par l'impression ; et comme le Seigneur m'y avait préparé dès mon enfance, il s'est manifesté en personne devant moi son serviteur, et m'a envoyé pour remplir cette fonction ; ce qui a eu lieu en 1743. Ensuite il a ouvert la vue de mon esprit, m'a ainsi introduit dans le monde spirituel, et m'a accordé de voir les ciels et plusieurs de leurs merveilles, ainsi que les enfers, et de parler avec les anges et les Esprits, et cela continuellement depuis vingt-sept ans. J'atteste en toute vérité que la chose est ainsi. Cette faveur du Seigneur à mon égard n'a eu lieu qu'à cause de la nouvelle Eglise dont je viens de parler, et dont la doctrine se trouve dans mes écrits.

« Le don de converser avec les Esprits et les anges ne peut être transmis d'une personne à une autre, à moins que le Seigneur

lui-même n'ouvre la vie de l'esprit de cette personne. Il est quelquefois accordé qu'un Esprit entre en l'homme, et lui communique quelque vérité, mais il n'est pas donné à cet homme de parler bouche à bouche avec l'Esprit.

« Quant à l'homme tourmenté par les Esprits, j'ai appris du ciel que cela lui vient de la méditation à laquelle il s'est livré, mais qu'il n'y a pourtant aucun danger à craindre pour lui de leur part, parce que le Seigneur le garde. L'unique moyen de guérison est qu'il se convertisse et supplie le Seigneur notre Sauveur Jésus-Christ de le secourir. Je demeure avec respect, etc.»— Vous pouvez inviter, s'il vous plaît, les savants ecclésiastiques qui sont dans votre duché d'en donner leur jugement ; mais je vous prie de choisir parmi eux ceux qui aiment la vérité, et qui l'aiment uniquement parce qu'elle est la vérité. Si vous en prenez d'autres, ils ne verront dans cet ouvrage aucune lumière ; mais seulement de l'ombre.

« Quant à ce qu'on rapporte du défunt frère de la reine de Suède, cela est très véritable ; mais il ne faut pas regarder cela comme un miracle.

« Tous ne sont que des témoignages, que j'ai été introduit par le Seigneur dans le monde spirituel quant à mon esprit, et que je parle avec les Esprits et les anges. Il est vrai aussi que j'ai conversé avec une personne nommée dans le journal cité, et il y a six mois avec le défunt roi de Pologne, Stanislas, dans une certaine société où il était, et où personne ne savait que c'était lui. Il faisait consister tout le plaisir de sa vie à rester ainsi inconnu dans les assemblées, et à y converser familièrement avec les Esprits et les anges comme un d'eux. Je l'ai vu ensuite transféré dans la plage septentrionale, où j'ai appris qu'il avait été appelé par une société de catholiques à laquelle il préside.

« J'ai souvent aussi parlé avec le pontife romain dernier mort (Clément XIII). Après son décès, il est resté un jour entier avec moi ; il me quitta ensuite et alla dans une société composée de jésuites, à laquelle il présida pendant deux mois. Je l'ai vu aussi s'élever d'auprès d'eux, et il me fut donné de parler encore avec lui ; mais il ne m'est pas permis de rien publier de sa manière de vivre, ni de son état. Du reste, vous pouvez voir, s'il vous plaît, ce que j'ai écrit dans mon dernier ouvrage touchant le pontife qui régnait il y a trente ou quarante ans. Traitez favorablement, je vous prie, tout ce qui a rapport à l'honneur de Dieu. »

Examinons à présent sa dernière correspondance avec le prélat Octinger, qui avait été son traducteur et son disciple.

Octinger, qui avait traduit dès 1756 quelques écrits de Swedenborg, était en correspondance avec lui depuis dix ans ; le théosophe revenu à Stockholm trouva deux lettres de lui, et il paraît que certaines questions formulées en doutes tranchés, car le prélat était malin, rude et fier autant que savant et pieux, demandaient des explications plus claires. Swedenborg lui répond, que cinq de ses ouvrages portent sur le titre des mots, d'après ce que j'ai vu et entendu ; qu'il en a publié sept autres qui n'excèdent pas ensemble une demi-feuille d'impression ; qu'il vient de publier l'Apocalypse révélée ; qu'on peut y voir clairement qu'il parle avec les anges, le moindre verset de saint Jean ne pouvant pas être compris sans révélation ; que les points de doctrine de la nouvelle Jérusalem ne peuvent être révélés que par le Seigneur seul et par celui à qui il les fait connaître.

Cela était clair et court. Swedenborg continue en ces termes, qui montrent sur quoi portaient les doutes du prélat :

« Je puis affirmer, par les choses les plus saintes, que le Seigneur s'est manifesté à moi, et qu'il m'a envoyé pour faire ce que je fais ; qu'il a ouvert l'intérieur de mon intelligence, qui est mon (véritable) esprit, afin que je voie les choses du monde spirituel, et que j'entende ceux qui s'y trouvent. Et cela (a lieu)

depuis vingt-deux ans. Pour que cela soit cru, il n'est plus besoin désormais de s'en rapporter à une affirmation ; quiconque a de l'intelligence peut s'en assurer par la lecture de mes écrits, et surtout de l'Apocalypse révélée. Voilà mes témoins. Qui a su, avant cela, quelque chose (de positif) sur le sens spirituel de la parole sainte ? Qui, du monde spirituel ? Qui, du ciel et de l'enfer, de la vie après la mort ? Ces choses et plusieurs autres seront-elles toujours cachées aux hommes ? Si elles sont dévoilées maintenant quelque part, c'est dans le sein de la nouvelle Eglise, qui est la nouvelle Jérusalem. Ceux qui en sont les savent, les autres les sauront (un jour) ; mais tant qu'ils ne croiront pas, ils ne les sauront pas. Ces ouvrages se vendent à Londres, etc.

« Portez-vous bien et soyez bienveillant pour votre dévoué L. Swedenborg. » — Octinger n'en fut ni ému ni décontenancé ; il répliqua immédiatement et demanda au voyant quelles étaient les preuves qu'il pouvait fournir de sa mission ?

A-t-il à citer des signes certains, des miracles ? S'il a vu des Esprits et des anges, des philosophes et des orateurs, a-t-il vu aussi les apôtres ?

Ce qui intéressait avant tout le pieux prélat, c'étaient précisément ces héros inspirés du christianisme primitif, ces vaillants soldats que le Christ avait chargés d'aller enseigner toutes les nations de la terre.

Il exprime aussi, ce qui étonne de la part d'un théosophe, car il l'est lui-même, sa surprise de ce que ce soit un philosophe tel que Swedenborg et non pas un ecclésiastique qui ait été choisi pour une mission aussi religieuse.

Sous la date du 44 novembre 1766, Swedenborg répond sur l'article des signes et des miracles qui devraient attester sa mission selon son correspondant : « Il n'y a plus aujourd'hui de signes ni de miracles, par la raison qu'ils contraignent et ne persuadent cependant pas intérieurement... Que produisirent les miracles du Seigneur devant la nation juive ? — Elle le crucifia. — Le Seigneur paraîtrait aujourd'hui dans les nuées avec les anges et les trompettes qu'il en serait de même... Ce qui est plus qu'un signe, c'est l'illumination. Et toutefois, quelque signe sera peut-être encore donné. » A. P.

(La suite au prochain numéro.)

## DE LA RÉSURRECTION ET DU PÉRISPRIT.

Alphonse Esquiros, dans son ouvrage très remarquable, *la Vie future* (1849), a émis sur la résurrection de la chair et sur le corps spirituel de l'âme des idées analogues à celles d'Origène, de Jean Reynaud, de Ballanche, de Charles Bonnet et autres. Il a été en cela un des précurseurs de nos enseignements. Comme son ouvrage est peu connu, nous citons en abrégé et *passim*, les fragments dont nous parlons. Il serait difficile de trouver une étude plus exacte et plus philosophique sur le *périsprit*.

Un principe immortel se dégage de nos organes en dissolution ; mais quelle est la nature de ce principe ? Si nous en croyons les philosophes, l'esprit seul survivrait à la matière.

A mes yeux, un système de résurrection qui néglige le corps pour l'âme est un système incomplet : ce n'est ni le corps, ni l'âme en particulier qui doit survivre à la mort, c'est l'homme.

Nous avons contracté avec la matière des liens qui touchent non-seulement aux relations de la vie animale, mais encore au travail de la pensée ; ces liens délicats doivent suivre l'âme dans le passage de notre existence grossière à une existence transfigurée. Renaitre seulement dans notre âme, serait ne

renaitre qu'à moitié. La mort soustrait au cerveau un inconnu, *quid ignotum* ; cet inconnu est à la fois esprit et matière. La substance que la mort tue en nous, c'est la substance grossière, palpable, inférieure : la chair et le sang ; mais le corps actuel masque des principes organiques plus déliés, dont le développement est réservé à l'état futur des êtres. Nous en finissons au dernier jour avec ces molécules voyageuses, qui ne nous appartiennent pas en propre, puisqu'elles ont appartenu à d'autres corps vivants. Que les conditions étrangères à notre personnalité cessent devant la mort, je l'admets volontiers ; mais cet admirable mécanisme du cerveau qui incorpore à l'âme du savant la création tout entière, mais ce système délicat d'organes qui porte sur nos sens l'ébranlement silencieux d'une idée, non, tout cela ne saurait périr sans laisser de trace. La perfection spirituelle est inséparable d'une perfection organique dans l'état présent et dans l'état futur des choses. La mort est un acte naturel par lequel l'individu se résume, un phénomène qui réduit l'être à sa plus simple expression, en lui enlevant, du moins en partie, les conditions d'une matière vivante, dans laquelle il pensait, sentait et voulait. Ce que l'homme retient en mourant de cette matière, nul ne peut le dire ; *mais il est hors de doute qu'il en retient quelque chose.*

*L'âme emporte avec elle, à l'état de germe, la partie la plus subtile de la substance corporelle, celle qui a été spiritualisée, vivifiée par le contact immédiat de l'intelligence.*

Il n'est pas un seul peuple de l'Orient qui ne croie les âmes impérissables ; mais il n'en est pas non plus un seul qui ne revête cette immortalité d'une figure sensible. L'Eglise, malgré ses tendances mystiques, protestait elle-même contre les excès du spiritualisme, en matière de vie future, par un dogme obscur et mal défini, celui de la résurrection de la chair. Si la matière ne périt pas entièrement, la forme, dans ce qu'elle offre de fondamental, ne saurait pas non plus être détruite. Les traditions religieuses, les légendes ont toujours revêtu d'une apparence les âmes qui revenaient sur la terre après la mort. Le principe de l'être s'accommode, il est vrai, dans les fantômes à mille variations imaginaires : la plupart des ombres d'Ossiam ont des corps de vapeur ; mais dans ces vagues formations d'air, de ténèbres ou de lumière fuyante, on reconnaît toujours le dessein primitif de la vie. Qui dit apparition dit la faculté sensible qu'auraient les morts de se manifester aux vivants ; une telle croyance, quoique entachée de merveilleux, peut du moins nous mettre sur la trace d'une vérité philosophique.

*Le moi n'est pas moins persistant dans la forme que dans la matière et dans l'idée.*

Il y a donc deux économies humaines, l'une relative à la vie présente, l'autre à la vie future, mais toutes deux liées entre elles par des rapports qui se continuent. Un organisme invisible se prépare dès maintenant dans notre corps visible et mortel. Le type de notre constitution immortelle est renfermé dans les éléments actuels de notre personnalité. Dieu a mis des impulsions dans les formes, de telle sorte que ces formes tendent toujours à se reproduire ; nous ne croyons pas que la mort puisse vaincre ces impulsions naturelles. La vie se continue avec ses caractères propres ; seulement, à un corps qui pèse vers la terre, la nature substitue un corps doué de propriétés plus élevées et plus étendues.

L'état des âmes après la mort, étant inséparable d'une matière modelée sur les caractères actuels de la personnalité humaine, nous avons cherché à établir le lien entre les deux existences. La vie présente renferme des forces qui détermineront par elles-mêmes notre vie future. Il n'en est pas moins certain que les principes de l'organisation devront subir de grands changements dans le passage d'une économie à une autre. Je voudrais préciser quelques uns de ces changements.

La mort est un renouvellement de l'être. Nous sommes appelés à revêtir une nouvelle chair et de nouveaux principes, l'intelligence.

Le plus grand plaisir de notre nature, c'est de penser ; mais telle est, dans l'état présent des choses, l'imperfection de nos organes, que nous nous laissons sans cesse aller à des plaisirs moins délicats et plus amers que ceux de l'esprit. Les éléments de notre perfectibilité future sont masqués par les conditions matérielles de notre existence périssable. Une nouvelle force plastique se dégagera pour nous des convulsions de la mort. Si les éléments de notre régénération préexistent, comme nous l'avons dit, dans chacun de nous, l'avenir leur donnera l'occasion de paraître et de se développer quand l'imperfection des organismes qui les compriment sera détruite. C'est là tout le mystère de la résurrection. Dieu a préformé dans notre corps mortel un corps indestructible, dans nos sens grossiers des sens plus déliés et plus exquis, dans nos membres engourdis des membres plus appropriés aux mouvements de l'âme.

Le progrès de l'animalité est dans le progrès des sens. La régénération future qui élèvera l'homme à une existence plus étendue, devra par cela même produire un accroissement de sensibilité. Le créateur a réservé pour nous dans un petit nombre d'organes la faculté de sentir. Un nouvel ordre de phénomènes, qui communiquerait à ces organes renouvelés des impressions plus délicates, accroîtrait et ennoblirait tout notre être. Voyez l'enfant, son âme se dessine sur la formation des grands centres nerveux, et à chaque degré d'avancement organique correspondant un degré nouveau d'intelligence. Si l'âge et l'exercice étendent chaque jour les bornes de notre nature, dans l'état présent, à plus forte raison, nos organes doivent-ils revêtir dans la vie future des développements infinis. Le germe de tous les progrès qui ont été accomplis par la civilisation depuis le commencement du monde, était dans le premier homme sans que le premier homme s'en doutât. La vie actuelle, si limitée par le nombre et par la nature de nos sens, ne peut-elle pas être capable dans chacun de nous d'une transformation analogue ? Quel horizon nouveau se découvre ici devant la morale et devant la philosophie ! Si nos sensations, au lieu de se terminer à la mort, comme on le croit communément, se prolongent, en se purifiant, de ce monde à l'autre ; si les impressions actuelles gravent des traces durables dans la personnalité future des êtres, l'homme contracte deux genres de devoirs : il est responsable envers son corps et envers son âme des suites d'une double immortalité.

Non seulement nos sens actuels seront perfectionnés, mais il est possible que nous acquérions encore de nouveaux sens, et avec eux de nouveaux principes de vie et d'action. La création n'existe pour nous que dans la mesure de nos organes, au-delà elle nous échappe. Nous n'avons pas d'idée de la somme de plaisirs et de connaissances que l'adjonction d'un sens nouveau apporterait à l'humanité. On peut néanmoins s'en faire une idée par l'invention du télescope et du microscope. Des millions de millions d'être, les uns accablants par leur grandeur, les autres d'une effrayante petitesse, ont paru, pour la première fois, à notre vue étonnée ; des rapports nouveaux ont été découverts dans le ciel et sur la terre, les sciences ont fait un grand pas. Si la simple invention d'un verre, ajouté à nos sens actuels, nous a révélé l'existence d'un monde, jusque-là caché à nos jouissances, que serait-ce d'un accroissement interne de sensibilité qui ajouterait à notre vue une seconde vue ?

Nous avons en nous des organes passagers et des organes durables. Les liaisons que le corps indestructible entretient sur la terre avec le corps périssable se brisent à la mort. « La nourriture est pour le ventre, dit St-Paul, et le ventre est pour la nourriture ; mais Dieu détruira l'un et l'autre. »

C'est sur cette parole et sur quelques autres semblables du même auteur que l'Eglise avait établi un système de mortification outrée. Les mystiques chrétiens s'occupaient dans la solitude à accroître leur immortalité future, c'est-à-dire à supprimer, dès cette vie, la partie de bien-être la moins capable d'une transformation glorieuse. Ces hommes se considéraient comme des morts en mal de résurrection. Les anciens solitaires préparaient en eux, par le jeûne et la continence, les éléments d'une chair régénérée, réprimaient l'exercice des organes qu'ils supposaient ne devoir point survivre à la mort, et sollicitaient au contraire le développement des facultés dont l'énergie doit se prolonger au-delà du tombeau. Les deux fonctions vitales qu'ils croyaient surtout devoir être abolies dans l'autre monde, étaient l'alimentation et la reproduction.

Toute la règle des cloîtres consistait à imprimer dans la chair la mort du Christ. Les croyants et les cénobites travaillaient en commun à imposer par des exercices aux organes périssables le travail et la forme de l'immortalité.

Il y avait exagération dans les doctrines de l'église : c'était sacrifier sans motif la vie présente à la vie future. Ce transport perpétuel de l'âme dans une autre vie était une injure à Dieu, qui se trouvait ainsi accusé d'avoir créé un monde indigne des regards et des affections de l'homme. Tout en faisant la part de ce que ces croyances avaient d'immodéré, on ne peut nier que nos sociétés actuelles ne donnent dans un excès bien plus blâmable, en terminant toutes les vues du législateur à l'existence présente. La religion (je prends ici ce mot dans le sens le plus étendu) constitue l'ensemble des moyens physiques et moraux par lesquels l'homme cultive, dès cette vie, le germe de son immortalité future. Or, il est clair que la religion devra se fondre plus tard dans l'état et l'état dans la religion.

Ces excès du spiritualisme chrétien tenaient à l'idée que les docteurs se faisaient d'une séparation complète de l'âme et du corps. A la mort le principe immortel qui nous anime était censé comparaître devant Dieu, comme devant son juge. Cette supposition est inadmissible : l'âme finie ne pourrait se trouver à l'état pur, en présence de l'être infini, sans être immédiatement absorbée. Le seul intermédiaire qui nous empêche de disparaître dans le sein de la divinité, c'est l'organisation. Cette supposition, l'Eglise la démentait elle-même, en jetant les damnés dans les flammes de l'enfer. Un feu, si subtil qu'on l'imagine, ne saurait en effet atteindre de purs Esprits. Il faut en dire autant des cantiques ou des flots de lumière dont l'Eglise prétend que s'enivrent les élus, et qui supposent toujours des oreilles ou des yeux célestes. On chercherait d'ailleurs vainement dans l'Evangile l'idée d'une séparation complète de la matière. On y voit plutôt que l'âme revêt après la mort une matière éthérée, subtile, raréfiée, qui échappe à toute altération par son extrême délicatesse. Contrairement à l'avis de saint Paul, Jésus-Christ paraît même autoriser l'idée d'une réparation alimentaire pour les corps ressuscités. « Je ne boirai plus de ce sang de la vigne, dit-il à ses disciples, jusqu'à ce que je le boive avec vous dans le royaume de mon père. »

En résumé : Je ne crois pas à l'immortalité de l'âme ; je crois à l'immortalité de l'homme.

Les deux principes de notre nature, l'esprit et la matière, seront compris dans un système de régénération complète.

La mort est une simple modification de substance, à laquelle correspond un changement dans les facultés éminentes de l'être.

X.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.